

PORTRAIT

Confessions d'un «businessmoine»

Didier Long a été apprenti chez Michelin, puis bénédictin et consultant en stratégie. De sa vie il a fait un livre.



Anne-Sophie CATHALA

Sourire étonné, profil à la Jean Reno, un fringant consultant a attiré les curieux au dernier Salon du livre à Paris, avec son autobiographie publiée chez Denoël (1). Didier Long était jusqu'ici un auteur inconnu. Mais le singulier récit de sa vie, des chaînes de Michelin au conseil en stratégie en passant par une abbaye bénédictine, a réellement de quoi intéresser. Didier Long soufflera cette année ses 40 bougies, avec sa femme, Marie-Pierre, et leurs trois enfants. Sa compagne était journaliste à la télé. Il l'a rencontrée en 1995 alors qu'elle tournait un reportage au monastère de la Pierre-qui-Vire en Bourgogne, où lui-même était moine. Il s'y défaisait, depuis une dizaine d'années, d'une difficile expérience d'apprenti mécanicien chez Michelin à Clermont-Ferrand, qui faisait elle-même suite à une adolescence tentée par la violence.

«A pas 20 ans», selon son expression, Didier Long s'était donc glissé dans l'habit de Frère Marc. Il avait eu une sorte de coup de foudre pour Dieu. Le choc déclencheur avait été une déception amoureuse suivie d'une tentative de suicide. L'usine n'a rien arrangé : «Ça éclaboussait, on en prenait plein les yeux, et l'enfance s'en allait, en fines gouttelettes blanches», décrit-il en rescapé, dans son livre confession qui mêle gravité et humour. Il cherchait sa voie. «Une voix» lui a répondu.

Dans son récit, chute et rédemption se succèdent. Il écrit en phrases rapides, presque goulûment. Comme pour rattraper les privations de sa vie monastique. «Au monastère, je pesais 50 kilos, on ne mangeait pas de viande.» Sans rancune. Au contraire. Adopté par cent frères, il avait un but : «La quête de Dieu. Dieu seul. Il n'y avait pas d'échappatoire.» Diplômé en mécanique et en théologie, sculpteur inspiré par Beckett et la tradition chrétienne (avec pour matériau la récupération de bidons d'essence), Didier Long se reconvertit à la vie moderne. Il devient consultant en stratégie. Tout-terrain, toujours entre deux avions, entre Paris et New York.

«Labora et labora»

Avant d'être recruté, en 1999, par la plus célèbre des firmes, McKinsey, il aura eu le temps de se muer en entrepreneur high-tech, éditeur de cédérom. Lui qui avait aidé ses frères à faire passer leur propre activité d'édition de la linotype au numérique, il a goûté aux fruits de la nouvelle économie... en entretenant l'espoir d'en «développer une lecture chrétienne». Avant l'éclatement de la bulle, il s'est fait «super-héros du capitalisme high-tech». Chargeant ses journées avec excès et succès, notamment pour participer à la genèse du site Web de la Fnac.

Au monastère, la devise était «ora et labora», prie et travaille. Là, c'était plutôt «labora et labora». Plus fourmi que cigale, Didier Long a créé sa start-up : Ant (fourmi en anglais). «Nous proposons à des griffes du luxe de modéliser en images de synthèse des

produits animés de manière interactive», détaille-t-il. Dior, Estée Lauder, Shu Uemura... les stars de la cosmétique succombèrent à cet ex-ascétique énergique. Son passé l'auréolait d'une promesse d'éthique. In fine, après ces aventures, puis McKinsey, il fondera en 2001 sa propre société de conseil, Euclid, qu'il dirige toujours.

«Défroqué» ? Le mot ne le choque pas. Ce quadra jusqu'au-boutiste en a entendu d'autres. Il a vécu, corps et âme, trois vies, sur trois planètes : Michelin jusqu'à bout de souffle, le monastère jusqu'à plus soif et la «firme», jusqu'à plus de forces. C'est ce qu'il raconte dans son livre. Au quotidien, il est désormais un consultant presque comme un autre qui s'attache à gagner la confiance – et les contrats – des papes de la vente à distance, du prêt-à-porter, des voyages organisés ou de la pharmacie...

(1) Défense à Dieu d'entrer, Denoël.